

CHAPITRE LXXIX.

SUITE DU VOYAGE DE DÉLOS.

Sur les opinions religieuses.

J'AI dit que le discours de Philoclès fut interrompu par l'arrivée de Démophon. Nous avions vu de loin ce jeune homme s'entretenir avec un philosophe de l'école de Elée. S'étant informé du sujet que nous traitions : N'attendez votre bonheur que de vous-mêmes, nous dit-il ; j'avois encore des doutes, on vient de les éclaircir. Je soutiens qu'il n'y a point de dieux, ou qu'ils ne se mêlent pas des choses d'ici bas. Mon fils, répondit Philoclès, j'ai vu bien des gens qui, séduits à votre âge par cette nouvelle doctrine, l'ont abjurée, dès qu'ils n'ont plus eu d'intérêt à la soutenir.¹ Démophon protesta qu'il ne s'en départiroit jamais, et s'étendit sur les absurdités du culte religieux. Il insultoit avec mépris à l'ignorance du peuple, avec dérision à nos préjugés.² Ecoutez, reprit Philoclès; comme nous n'avons aucune prétention, il ne faut pas nous humilier. Si nous sommes dans l'erreur, votre devoir est de nous éclairer ou de nous plain-

¹ Plat. de leg. l. 10, t. 2, p. 888, A.

² Plat. ibid. p. 885.

dre ; car la vraie philosophie est douce, compatissante et sur-tout modeste. Expliquez-vous nettement. Que va-t-elle nous apprendre par votre bouche ? Le voici, répondit le jeune homme : La nature et le hasard ont ordonné toutes les parties de l'univers ; la politique des législateurs a soumis les sociétés à des lois¹. Ces secrets sont maintenant révélés.

Philoclès. Vous semblez vous enorgueillir de cette découverte. *Démophon.* Et c'est avec raison. *Philoclès.* Je ne l'aurois pas cru ; elle peut calmer les remords de l'homme coupable ; mais tout homme de bien de vroit s'en affliger.

Démophon. Et qu'auroit-il à perdre ?

Philoclès. S'il existoit une nation qui n'eût aucune idée de la divinité, et qu'un étranger, paroissant tout-à-coup dans une de ses assemblées, lui adressât ces paroles : Vous admirez les merveilles de la nature sans remonter à leur auteur ; je vous annonce qu'elles sont l'ouvrage d'un être intelligent qui veille à leur conservation, et qui vous regarde comme ses enfans. Vous comptez pour inutiles les vertus ignorées, et pour excusables les fautes impunies ; je vous annonce qu'un juge invisible est toujours auprès de nous, et que les actions qui se dérobent à l'estime ou à la justice des hommes, n'échappent point à ses regards. Vous bornez votre existence à ce petit nombre d'instans que vous passez sur la terre, et dont

¹ Plat. de leg. p. 889.

vous n'envisagez le terme qu'avec un secret effroi ; je vous annonce qu'après la mort , un séjour de délices ou de peines sera le partage de l'homme vertueux ou du scélérat. Ne pensez-vous pas , Démophon , que les gens de bien , prosternés devant le nouveau législateur , recevraient ses dogmes avec avidité , et seroient pénétrés de douleur , s'ils étoient dans la suite obligés d'y renoncer ?

Démophon. Ils auroient les regrets qu'on éprouve au sortir d'un rêve agréable.

Philoclès. Je le suppose. Mais enfin si vous dissipiez ce rêve , n'auriez-vous pas à vous reprocher d'ôter au malheureux l'erreur qui suspendoit ses maux ? lui-même ne vous accuseroit-il pas de le laisser sans défense contre le coup du sort , et contre la méchanceté des hommes ?

Démophon. J'éleverois son ame , en fortifiant sa raison. Je lui montrerois que le vrai courage consiste à se livrer aveuglement à la nécessité.

Philoclès. Quel étrange dédommagement , s'écrieroit-ill ! On m'attache avec des liens de fer au rocher de Prométhée , et quand un vautour me déchire les entrailles , on m'avertit froidement d'étouffer mes plaintes. Ah ! si les malheurs qui m'oppriment ne viennent pas d'une main que je puisse respecter et chérir , je ne me regarde plus que comme le jouet du hasard et le rebut de la nature. Du moins l'insecte en souffrant n'a pas à rougir du triomphe de

ses ennemis , ni de l'insulte faite à sa foiblesse. Mais outre les maux qui me sont communs avec lui , j'ai cette raison qui est le plus cruel de tous , et qui les aigrit sans cesse par la prévoyance des suites qu'ils entraînent , et par la comparaison de mon état à celui de mes semblables.

Combien de pleurs m'eût épargnés cette philosophie que vous traitez de grossière , et suivant laquelle il n'arrive rien sur la terre sans la volonté ou la permission d'un être suprême ¹ ! J'ignorois pourquoi il me choisissoit pour me frapper ; mais puisque l'auteur de mes souffrances l'étoit en même temps de mes jours , j'avois lieu de me flatter qu'il en adouciroit l'amertume , soit pendant ma vie , soit après ma mort ². Et comment se pourroit-il en effet , que sous l'empire du meilleur des maîtres , on pût être à-la-fois rempli d'espoir et malheureux ? Dites-moi , Démophon , seriez-vous assez barbare pour n'opposer à ces plaintes qu'un mépris outrageant , ou de froides plaisanteries ?

Démophon. Je leur opposerois l'exemple de quelques philosophes qui ont supporté la haine des hommes , la pauvreté , l'exil , tous les genres de persécution , plutôt que de trahir la vérité.

Philoclès. Ils combattoient en plein jour , sur un grand théâtre , en présence de l'univers

¹ Theogn. sent. v. 165. t. 2, p. 613, A. Id. de leg.
² Plat. de rep. lib. 10, l. 5, p. 732. D.

et de la postérité. On est bien courageux avec de pareils spectateurs ¹. C'est l'homme qui gémit dans l'obscurité, qui pleure sans témoins, qu'il faut soutenir.

Démophon. Je consens à laisser aux ames foibles le soutien que vous leur accordez. *Philoclès.* Elles en ont également besoin pour résister à la violence de leurs passions. *Démophon.* A la bonne heure. Mais je dirai toujours qu'une ame forte, sans la crainte des dieux, sans l'approbation des hommes, peut se résigner aux rigneurs du destin, et même exercer les actes pénibles de la vertu la plus sévère.

Philoclès. Vous convenez donc que nos préjugés sont nécessaires à la plus grande partie du genre humain, et sur ce point vous êtes d'accord avec tous les législateurs ². Examinons maintenant s'ils ne seroient pas utiles à ces ames privilégiées qui prétendent trouver dans leurs seules vertus une force invincible. Vous êtes du nombre, sans doute; et comme vous êtes conséquent, nous commencerons par comparer nos dogmes avec les vôtres.

Nous disons: Il existe pour l'homme des lois antérieures à toute institution humaine ³.

¹ Plat. de rep. l. 10, t. 2, p. 604, A.

² Hippod. de rep. ap. Stob. l. 41, p. 250. Zanchench. ib. p. 279. Charond. ibid. l. 42, p. 289. Hermipp. ap. Porphy. de abst. in. l. 4, §. 22, p. 278.

³ Xenoph. memor. lib. 4, p. 807. Arist. magn. mor. l. 1, c. 34, t. 2, p. 166, E. Id. rhet. l. 1, c. 13, t. 2, p. 541, A. Cudworth. de ætern. inst. et honest. notion. t. 2, p. 628.

Ces lois, émanées de l'intelligence qui forma l'univers et qui le conserve, sont les rapports que nous avons avec elle et avec nos semblables. Commettre une injustice, c'est les violer, c'est se revolter, et contre la société, et contre le premier auteur de l'ordre qui maintient la société.

Vous dites, au contraire: Le droit du plus fort est la seule notion que la nature a gravée dans mon cœur ¹. Ce n'est pas d'elle, mais des lois positives, que vient la distinction du juste et de l'injuste, de l'honnête et du déshonnête. Mes actions, indifférentes en elles-mêmes, ne se transforment en crimes que par l'effet des conventions arbitraires des hommes ².

Supposez à présent que nous agissons l'un et l'autre suivant nos principes, et plaçons-nous dans une de ces circonstances où la vertu, entourée de séductions, a besoin de toutes ses forces. D'un côté, des honneurs, des richesses, du crédit, toutes les espèces de distinctions; de l'autre, votre vie en danger, votre famille livrée à l'indigence, et votre mémoire à l'opprobre. Choisissez, Démophon. On ne vous demande qu'une injustice. Observez auparavant qu'on armera votre main de l'anneau qui rendoit Gygès invisible ³; je veux dire que l'auteur, le complice de votre crime, sera mille

¹ Ap. Plat. de leg. t. 2, Socr. p. 890. Ap. Aristot. ibid.

² Theod. ap. Laert. l. 612. 2, §. 99. Id. ap. Suid. in

³ Plat. de rep. l. 10, p. 612.

fois plus intéressé que vous à l'ensevelir dans l'oubli. Mais quand même il éclateroit, qu'auriez-vous à redouter? les lois? on leur imposera silence; l'opinion publique? elle se tournera contre vous, si vous résistez; vos liens avec la société? elle va les rompre en vous abandonnant aux persécutions de l'homme puissant; vos remords? préjugés de l'enfance, qui se dissiperont quand vous aurez médité sur cette maxime de vos auteurs et de vos politiques, qu'on ne doit juger du juste et de l'injuste, que sur les avantages que l'un ou l'autre peut procurer ¹.

Démophon. Des motifs plus nobles suffiroient pour me retenir. L'amour de l'ordre, la beauté de la vertu, l'estime de moi-même.

Philoclès. Si ces motifs respectables ne sont pas animés par un principe surnaturel, qu'il est à craindre que de si foibles roseaux ne se brisent sous la main qu'ils soutiennent! Eh quoi! vous vous croiriez fortement lié par des chaînes que vous auriez forgées, et dont vous tenez la clef vous-même! Vous sacrifiez à des abstractions de l'esprit, à des sentimens factices, votre vie et tout ce que vous avez de plus cher au monde! Dans l'état de dégradation où vous vous êtes réduit, ombre, poussière, insecte, sous lequel de ces titres prétendez-vous que vos vertus sont quelque chose, que vous avez besoin de votre estime, et

¹ Lysandr. ap. Plut. apophth. Lacon. t. 2, p. 229.

que le maintien de l'ordre dépend du choix que vous allez faire? Non, vous n'agrandirez jamais le néant, en lui donnant de l'orgueil; jamais le véritable amour de la justice ne sera remplacé par un fanatisme passager; et cette loi impérieuse qui nécessite les animaux à préférer leur conservation à l'univers entier, ne sera jamais détruite ou modifiée que par une loi plus impérieuse encore.

Quant à nous, rien ne sauroit justifier nos chûtes à nos yeux, parce que nos devoirs ne sont point en opposition avec nos vrais intérêts. Que notre petitesse nous cache au sein de la terre, que notre puissance nous élève jusqu'aux cieux ¹, nous sommes environnés de la présence d'un juge dont les yeux sont ouverts sur nos actions et sur nos pensées ²; et qui seul donne une sanction à l'ordre, des attraits puissans à la vertu, une dignité réelle à l'homme, un fondement légitime à l'opinion qu'il a de lui-même. Je respecte les lois positives, parce qu'elles découlent de celles que dieu a gravées au fond de mon cœur ³; j'ambitionne l'approbation de mes semblables, parce qu'ils portent comme moi dans leur esprit un rayon de sa lumière, et dans leur ame les germes des vertus dont il leur inspire le désir; je redoute enfin mes remords, parce qu'ils me font déchoir de

¹ Plat. de leg. l. 10, t.

¹, p. 728. C.

², p. 905.

³ Archyt. ap.

Stob.

² Xenoph. memor. lib.

serm. 41, p. 267.

cette grandeur que j'avois obtenue en me conformant à sa volonté. Ainsi les contrepoids qui vous retiennent sur les bords de l'abyme, je les ai tous, et j'ai de plus une force supérieure qui leur prête une plus vigoureuse résistance.

Démophon. J'ai connu des gens qui ne croyoient rien, et dont la conduite et la probité furent toujours irréprochables¹.

Philoclès. Et moi je vous en citerois un plus grand nombre qui croyoient tout, et qui furent toujours des scélérats. Qu'en doit-on conclure? qu'ils agissoient également contre leurs principes, les uns en faisant le bien, les autres en opérant le mal. De pareilles inconséquences ne doivent pas servir de règle. Il s'agit de savoir si une vertu fondée sur des lois que l'on croiroit descendues du ciel, ne seroit pas plus pure et plus solide, plus consolante et plus facile, qu'une vertu uniquement établie sur les opinions mobiles des hommes.

Démophon. Je vous demande à mon tour si la saine morale pourra jamais s'accorder avec une religion qui ne tend qu'à détruire les mœurs, et si la supposition d'un amas de dieux injustes et cruels, n'est pas la plus extravagante idée qui soit jamais tombée dans l'esprit humain. Nous nions leur existence; vous les avez

¹ Plat. de leg. l. 10, t. 1. in protrept. t. 1, p. 20 et 2, p. 908, B. Clem. Alex. 21.

honteusement dégradés: vous êtes plus impies que nous¹.

Philoclès. Ces dieux sont l'ouvrage de nos mains, puisqu'ils ont nos vices. Nous sommes plus indignés que vous des foiblesses qu'on leur attribue. Mais si nous parvenions à purifier le culte des superstitions qui le défigurent, en seriez-vous plus disposé à rendre à la divinité l'hommage que nous lui devons?

Démophon. Prouvez qu'elle existe et qu'elle prend soin de nous, et je me prosterner devant elle.

Philoclès. C'est à vous de prouver qu'elle n'existe point, puisque c'est vous qui attaquez un dogme dont tous les peuples sont en possession depuis une longue suite de siècles. Quant à moi, je voulois seulement repousser le ton railleur et insultant que vous aviez pris d'abord. Je commençois à comparer votre doctrine à la nôtre, comme on approche deux systèmes de philosophie. Il auroit résulté de ce parallèle, que chaque homme étant, suivant vos auteurs, la mesure de toutes choses, doit tout rapporter à lui seul²; que suivant nous, la mesure de toutes choses étant dieu même³, c'est d'après ce modèle que nous devons régler nos sentimens et nos actions⁴.

¹ Plut. de supers. t. 2, hypoth. l. 1, c. 32, p. 55. p. 169, F. Bayle, pens. sur
³ Plat. de leg. l. 4, t. la com. t. 1, §. 116.

² Protag. ap. Plat. in Theat. t. 1, p. 167 et 170. ⁴ Id. epist. 8, t. 3, p. 354. E.

E. Sext. Empyr. Pyrrhon.

Vous demandez quel monument atteste l'existence de la divinité. Je réponds : L'univers, l'éclat éblouissant et la marche majestueuse des astres, l'organisation des corps, la correspondance de cette innombrable quantité d'êtres, enfin cet ensemble et ces détails admirables, où tout porte l'empreinte d'une main divine, où tout est grandeur, sagesse, proportion et harmonie ; j'ajoute le consentement des peuples ¹, non pour vous subjuguier par la voie de l'autorité, mais parce que leur persuasion, toujours entretenue par la cause qui l'a produite, est un témoignage incontestable de l'impression qu'ont toujours faite sur les esprits les beautés ravissantes de la nature ².

La raison, d'accord avec mes sens, me montre aussi le plus excellent des ouvriers, dans le plus magnifique des ouvrages. Je vois un homme marcher, j'en conclus qu'il a intérieurement un principe actif. Ses pas le conduisent où il veut aller ; j'en conclus que ce principe combine ses moyens avec la fin qu'il se propose. Appliquons cet exemple. Toute la nature est en mouvement ; il y a donc un premier moteur. Ce mouvement est assujéti à un ordre constant ; il existe donc une intelligence suprême. Ici finit le ministère de ma raison ; si je la laissois aller plus loin, je parviendrois,

¹ Plat. de leg. l. 10, t. 2, p. 886. Aristot. de cœlo, l. 1, c. 3, t. 1, p. 434. E. Cicer. de nat. deor. lib.

I, c. 17, t. 2, p. 411. ² Plat. ibid. Aristot. ap. Cicer. de nat. deor. l. 2, c. 37, t. 2, p. 464.

ainsi que plusieurs philosophes, à douter même de mon existence. Ceux même de ces philosophes, qui soutiennent que le monde a toujours été, n'en admettent pas moins une première cause, qui de toute éternité agit sur la matière. Car suivant eux, il est impossible de concevoir une suite de mouvemens réguliers et concertés, sans recourir à un moteur intelligent ¹.

Démophon. Ces preuves n'ont pas arrêté parmi nous les progrès de l'athéisme. *Philoclès.* Il ne les doit qu'à la présomption et à l'ignorance ². *Démophon.* Il les doit aux écrits des philosophes. Vous connoissez leurs sentimens sur l'existence et sur la nature de la divinité *. *Philoclès.* On les soupçonne, on les accuse d'athéisme ³, parce qu'ils ne ménagent pas assez les opinions de la multitude, parce qu'ils hasardent des principes dont ils ne prévoient pas les conséquences, parce qu'en expliquant la formation et le mécanisme de l'univers, asservis à la méthode des physiciens, ils n'appellent pas à leur secours une cause sur-naturelle. Il en est, mais en petit nombre, qui rejettent formellement cette cause, et leurs solutions sont aussi incompréhensibles qu'insuffisantes.

¹ Aristot. metaph. lib. 14, c. 7, etc. t. 2, p. 1000. ² Plat. de leg. l. 10, p. 886.

* Voyez la note à la fin

du volume.

³ Bayle, contin. des pens. sur la com. t. 3, §. 21 et 26.

Démophon. Elles ne le sont pas plus que les idées qu'on a de la divinité. Son essence n'est pas connue, et je ne saurois admettre ce que je ne conçois pas.

Philoclès. Vous avancez un faux principe. La nature ne vous offre-t-elle pas à tous momens des mystères impénétrables? Vous avouez que la matière existe, sans connoître son essence; vous savez que votre bras obéit à votre volonté, sans apercevoir la liaison de la cause à l'effet.

Démophon. On nous parle tantôt d'un seul dieu, et tantôt de plusieurs dieux. Je ne vois pas moins d'imperfections que d'oppositions dans les attributs de la divinité. Sa sagesse exige qu'elle maintienne l'ordre sur la terre, et le désordre y triomphe avec éclat. Elle est juste, et je souffre sans l'avoir mérité.

Philoclès. On supposa dès la naissance des sociétés, que des génies placés dans les astres veilloient à l'administration de l'univers; comme ils paroissoient revêtus d'une grande puissance, ils obtinrent les hommages des mortels; et le souverain fut presque par-tout négligé pour les ministres.

Cependant son souvenir se conserva toujours parmi les peuples ¹. Vous en trouverez des

¹ Act. Apost. c. 10, v. 35. Ibid. c. 17, v. 23 et 28. S. Paul. ep. ad Rom. c. 1, v. 21. Jablonsk. Panth. l. 1, c. 2, p. 38. Id. in proleg.

§. 22. Fréret, déf. de la chronol. p. 335. Bruck. hist. phil. t. 1, p. 469. Cudw. c. 4, §. 4, etc. etc.

traces plus ou moins sensibles dans les monumens les plus anciens, des témoignages plus formels dans les écrits des philosophes modernes. Voyez la prééminence qu'Homère accorde à l'un des objets du culte public: Jupiter est le père des dieux et des hommes. Parcourez la Grèce: vous trouverez l'être unique adoré depuis long-temps en Arcadie, sous le nom du dieu bon par excellence ¹; dans plusieurs villes, sous celui du très haut ², ou du très grand ³.

Ecoutez ensuite Timée, Anaxagore, Platon: C'est le dieu unique qui a ordonné la matière, et produit le monde ⁴.

Ecoutez Antisthène, disciple de Socrate: Plusieurs divinités sont adorées parmi les nations, mais la nature n'en indique qu'une seule ⁵.

Ecoutez enfin ceux de l'école de Pythagore. Tous ont considéré l'univers comme une armée, qui se meut au gré du général; comme une vaste monarchie, où la plénitude du pouvoir réside dans le souverain ⁶.

¹ Pausan. l. 8, c. 36, p. 673. Macrob. in semn. Scip. l. 1, c. 2.

² Pausan. l. 1, c. 26, p. 62; l. 5, c. 15, p. 414; l. 8, c. 2, p. 600; l. 9, c. 8, p. 728.

³ Id. l. 10, c. 37, p. 893.

⁴ Tim. de anim. mund. Plat. in Tim. Anagag. ap. Plut. de plac. philos. lib. 1, c. 7, t. 2, p. 881.

⁵ Cicer. de nat. deor. l. 1, c. 13, t. 2, p. 407. Lactant. instit. divin. l. 1, c. 5, t. 1, p. 18. Id. de ira Dei, c. 11, t. 2, p. 153. Plut. de orac. def. t. 2, p. 420.

⁶ Archyt. de doct. mor. ap. Stob. serm. 1, p. 15. Onat apud Stob. eclog. phys. l. 1, c. 3, p. 4. Stheneid. ap. Stob. serm. 46, p. 332. Diotog. ibid. p. 320.

Mais pourquoi donner aux génies qui lui sont subordonnés, un titre qui n'appartient qu'à lui seul? c'est que par un abus depuis long-temps introduit dans toutes les langues, ces expressions *dieu* et *divin* ne désignent souvent qu'une supériorité de rang, qu'une excellence de mérite, et sont prodiguées tous les jours aux princes qu'il a revêtus de son pouvoir, aux esprits qu'il a remplis de ses lumières, aux ouvrages qui sont sortis de ses mains ou des nôtres¹. Il est si grand en effet, que d'un côté, on n'a d'autre moyen de relever les grandeurs humaines, qu'en les rapprochant des siennes, et que d'un autre côté, on a de la peine à comprendre qu'il puisse ou daigne abaisser ses regards jusqu'à nous.

Vous qui niez son immensité, avez-vous jamais réfléchi sur la multiplicité des objets que votre esprit et vos sens peuvent embrasser? Quoi! votre vue se prolonge sans effort sur un grand nombre de stades, et la sienne ne pourroit pas en parcourir une infinité? Votre attention se porte presque au même instant sur la Grèce, sur la Sicile, sur l'Égypte; et la sienne ne pourroit s'étendre sur tout l'univers?

Et vous qui mettez des bornes à sa bonté, comme s'il pouvoit être grand sans être bon,

¹ Menand. ap. Stob. serm. 32, p. 213. Cleric. ars. crit. sect. I, c. 3, t. I, p. 2. Moshem. in Cudw. c. 4, §. 5, p. 271. ² Xenoph. memor. l. I, p. 728.

croyez-vous qu'il rougisse de son ouvrage? qu'un insecte, un brin d'herbe, soient méprisables à ses yeux? qu'il ait revêtu l'homme de qualités éminentes¹, qu'il lui ait donné le desir, le besoin, et l'espérance de le connoître, pour l'éloigner à jamais de sa vue? Non, je ne saurois penser qu'un père oublie ses enfants, et que par une négligence incompatible avec ses perfections², il ne daigne pas veiller sur l'ordre qu'il a établi dans son empire.

Démophon. Si cet ordre émane de lui, pourquoi tant de crimes et de malheurs sur la terre? Où est sa puissance, s'il ne peut les empêcher? sa justice, s'il ne le veut pas?

Philoclès. Je m'attendois à cette attaque. On l'a faite, on la fera dans tous les temps; et c'est la seule qu'on puisse nous opposer. Si tous les hommes étoient heureux, ils ne se révolteroient pas contre l'auteur de leurs jours; mais ils souffrent sous ses yeux, et il semble les abandonner. Ici ma raison confondue interroge les traditions anciennes; toutes déposent en faveur d'une providence. Elle interroge les sages³; presque tous d'accord sur le fond du dogme, ils hésitent et se partagent dans la manière de l'expliquer. Plusieurs d'entre eux, convaincus que limiter la justice ou la bonté de dieu, c'étoit l'anéantir, ont mieux aimé don-

¹ Id. ibid. l. I, p. 725. ² p. 902. ³ Cicer. de nat. deor. et 726. ² Plat. de leg. l. 10, t. I, c. 2, t. 2, p. 398.

ner des bornes à son pouvoir. Les uns répondent : Dieu n'opère que le bien ; mais la matière, par un vice inhérent à sa nature, occasionne le mal, en résistant à la volonté de l'Être suprême ¹. D'autres : L'influence divine s'étend avec plénitude jusqu'à la sphère de la lune, et n'agit que foiblement dans les régions inférieures ². D'autres : Dieu se mêle des grandes choses, et néglige les petites ³. Il en est enfin qui laissent tomber sur mes ténèbres un trait de lumière qui les éclaircit. Foibles mortels, s'écrient-ils ! cessez de regarder comme des maux réels, la pauvreté, la maladie, et les malheurs qui vous viennent du dehors. Ces accidens, que votre résignation peut convertir en bienfaits, ne sont que la suite des lois nécessaires à la conservation de l'univers. Vous entrez dans le système général des choses, mais vous n'en êtes qu'une portion. Vous fûtes ordonnés pour le tout, et le tout ne fut pas ordonné pour vous ⁴.

Ainsi, tout est bien dans la nature, excepté dans la classe des êtres où tout devoit être mieux. Les corps inanimés suivent sans résistance les mouvemens qu'on leur imprime. Les

¹ Plat. in Tim. passim.

² Ocell. Lucan. c. 2. Aristot. de cœlo, l. 2, c. 1, t. 1, p. 453. Id. de part. anim. l. 1, c. 1, t. 1, p. 970. Moshem. in Cudw. c. 1, §. 45, not. 3.

³ Ap. Plat. de leg. lib. 10, t. 2, p. 901. Ap. Aristot. de mundo, c. 6, t. 1, p. 611. Eurip. ap. Plut. de reip. ger. t. 2, p. 811.

⁴ Plat. de leg. l. 10, t. 2, p. 903.

animaux, privés de raison, se livrent sans remords à l'instinct qui les entraîne. Les hommes seuls se distinguent autant par leurs vices que par leur intelligence. Obéissent-ils à la nécessité, comme le reste de la nature ? pourquoi peuvent-ils résister à leurs penchans ? pourquoi reçoivent-ils ces lumières qui les égarent, ce désir de connoître leur auteur, ces notions du bien, ces larmes précieuses que leur arrache une belle action ; ce don le plus funeste, s'il n'est pas le plus beau de tous, le don de s'attendrir sur les malheurs de leurs semblables. A l'aspect de tant de privilèges qui les caractérisent essentiellement, ne doit-on pas conclure que dieu, par des vues qu'il n'est pas permis de sonder, a voulu mettre à de fortes épreuves le pouvoir qu'ils ont de délibérer et de choisir ? Oui, s'il y a des vertus sur la terre, il y a une justice dans le ciel. Celui qui ne paie pas un tribut à la règle, doit une satisfaction à la règle ¹. Il commence sa vie dans ce monde ; il la continue dans un séjour où l'innocence reçoit le prix de ses souffrances, où l'homme coupable expie ses crimes, jusqu'à ce qu'il en soit purifié.

Voilà, Démophon, comment nos sages justifient la providence. Ils ne connoissent pour nous d'autre mal que le vice, et d'autre dénouement au scandale qu'il produit, qu'un avenir où toutes choses seront mises à leur place. Demander

¹ Plat. de leg. l. 10, p. 905.

à présent, pourquoi dieu ne l'a pas empêché dès l'origine, c'est demander pourquoi il a fait l'univers selon ses vœux, et non suivant les nôtres.

Démophon. La religion n'est qu'un tissu de petites idées, de pratiques minutieuses. Comme s'il n'y avoit pas assez de tyrans sur la terre, vous en peuplez les cieus; vous m'entourez de surveillans, jaloux les uns des autres, avides de mes présens, à qui je ne puis offrir que l'hommage d'une crainte servile; le culte qu'ils exigent, n'est qu'un trafic honteux; ils vous donnent des richesses, vous leur rendez des victimes¹. L'homme abruti par la superstition est le plus vil des esclaves. Vos philosophes même n'ont pas insisté sur la nécessité d'acquérir des vertus, avant que de se présenter à la divinité, ou de lui en demander dans leurs prières².

Philoclès. Je vous ai déjà dit que le culte public est grossièrement défiguré, et que mon dessein étoit simplement de vous exposer les opinions des philosophes qui ont réfléchi sur les rapports que nous avons avec la divinité. Doutez de ces rapports, si vous êtes assez avengle pour les méconnoître. Mais ne dites pas que c'est dégrader nos ames que de les séparer de la masse des êtres, que de leur donner la plus brillante des origines et des destinées, que d'é-

¹ Plat. in Eutyphr. t. 1, p. 14. C. pensées, t. 2, §. 51, 54, etc.

² Bayle, contin. des

tablir entre elles et l'Être suprême un commerce de bienfaits et de reconnaissance.

Voulez-vous une morale pure et céleste, qui élève votre esprit et vos sentimens? étudiez la doctrine et la conduite de ce Socrate, qui ne vit dans sa condamnation, sa prison et sa mort, que les décrets d'une sagesse infinie, et ne daigna pas s'abaisser jusqu'à se plaindre de l'injustice de ses ennemis.

Contemplez en même-temps avec Pythagore les lois de l'harmonie universelle¹, et mettez ce tableau devant vos yeux. Régularité dans la distribution des mondes, régularité dans la distribution des corps célestes; concours de toutes les volontés dans une sage république, concours de tous les mouvemens dans une ame vertueuse; tous les êtres travaillant de concert au maintien de l'ordre, et l'ordre conservant l'univers et ses moindres parties; un dieu auteur de ce plan sublime, et des hommes destinés à être par leurs vertus ses ministres et ses coopérateurs. Jamais système n'éclata de plus de génie; jamais rien n'a pu donner une plus haute idée de la grandeur et de la dignité de l'homme.

Permettez que j'insiste; puisque vous attaquez nos philosophes, il est de mon devoir de les justifier. Le jeune Lysis est instruit de

¹ Theag. ap. Stob. serm. 46, p. 330. Hippo-
1, p. 11. Criton. ibid. serm. dam. ib. serm. 101, p. 555.
3, p. 43. Polus, ibid. serm. Ocel. ib. eclog. phys. l. 1,
9, p. 105. Diotog. ibid. p. 32.

leurs dogmes. J'en juge par les instituteurs qui élevèrent son enfance. Je vais l'interroger sur différens articles relatifs à cet entretien. Ecoutez ses réponses. Vous verrez d'un coup-d'œil l'ensemble de notre doctrine; et vous jugerez si la raison, abandonnée à elle-même, pouvoit concevoir une théorie plus digne de la divinité, et plus utile aux hommes*.

PHILOCLES.

Dites moi, Lysis, qui a formé le monde?

LYSIS.

Dieu¹.

PHILOCLES.

Par quel motif l'a-t-il formé?

LYSIS.

Par un effet de sa bonté².

* Voyez la note à la fin du volume.

¹ Tim. Loqr. de anim. mundi, ap. Plat. t. 3, p. 94. Plat. in Tim. ibid. p.

30. etc. Id. ap. Cicer. de nat. deor. l. 1, c. 8, t. 2,

p. 403.

² Plat. ibid. p. 29. E.

PHILOCLES.

Qu'est-ce que Dieu?

LYSIS.

Ce qui n'a ni commencement ni fin¹. L'être éternel², nécessaire, immuable, intelligent³.

PHILOCLES.

Pouvons-nous connoître son essence?

LYSIS.

Elle est incompréhensible et ineffable⁴; mais il a parlé clairement par ses œuvres⁵, et ce langage a le caractère des grandes vérités, qui est d'être à la portée de tout le monde. De plus vives lumières nous seroient inutiles, et ne venoient sans doute ni à son plan ni à notre faiblesse. Qui sait même si l'impatience de nous élever jusqu'à lui ne présage pas la destinée

¹ Thal. ap. Diog. Laert. l. 1, §. 36.

² Tim. Loqr. de anim. mund. ap. Plat. t. 3, p. 96.

³ Aristot. de nat. auscult. l. 8, c. 6, t. 1, p. 416; c. 7, p. 418; c. 15, p. 430.

Id. metaphys. l. 14, c. 7, p. 1001.

⁴ Plat. in Tim. t. 3, p. 28.

⁵ Onat. ap. Stob. eclog. phys. l. 1, p. 4.

qui nous attend? En effet s'il est vrai, comme on le dit, qu'il est heureux par la seule vue de ses perfections ¹, désirer de le connaître, c'est désirer de partager son bonheur.

PHILOCLE.

Sa providence s'étend-elle sur toute la nature?

LYSIS.

Jusque sur les plus petits objets ².

PHILOCLE.

Pouvons-nous lui dérober la vue de nos actions?

LYSIS.

Pas même celle de nos pensées ³.

PHILOCLE.

Dieu est-il l'auteur du mal?

¹ Aristot. de mor. lib. 10, c. 8, t. 2, p. 139, E. Id. de rep. l. 7, c. 1, ibid. p. 425, E.

² Plat. de leg. l. 10, t. 2, p. 900, C. Theolog. pa- yen. t. 1, p. 190.

³ Epicharm. ap. Clem. Alex. Strom. l. 5, p. 708. Æschyl. ap. Theophil. ad Autolic. l. 2, §. 54. Eurip. ap. Stob. eclog. phys. c. 7, p. 8. Thal. ap. Diog. Laert. l. 1, §. 36.

LYSIS.

L'Être bon ne peut faire que ce qui est bon ¹.

PHILOCLE.

Quels sont vos rapports avec lui?

LYSIS.

Je suis son ouvrage, je lui appartiens, il a soin de moi ².

PHILOCLE.

Quel est le culte qui lui convient?

LYSIS.

Celui que les lois de la patrie ont établi; la sagesse humaine ne pouvant savoir rien de positif à cet égard ³.

PHILOCLE.

Suffit-il de l'honorer par des sacrifices et par des cérémonies pompeuses?

¹ Plat. in Tim. t. 3, p. 300, A. Id. de rep. l. 2, t. 2, p. 379, D.

² Id. in Phædon. t. 1,

p. 62, D.

³ Id. in Epinom. t. 2 p. 985, D.

LYSIS.

Non ?

PHILOCLES.

Que faut-il encore ?

LYSIS.

La pureté du cœur ¹. Il se laisse plutôt fléchir par la vertu que par les offrandes ² ; et comme il ne peut y avoir aucun commerce entre lui et l'injustice ³, quelques-uns pensent qu'il faudroit arracher des autels les méchans qui y trouvent un asyle ⁴.

PHILOCLES.

Cette doctrine, enseignée par les philosophes, est elle reconnue par les prêtres ?

LYSIS.

Ils l'ont fait graver sur la porte du temple

¹ Zaleuch. ap. Stob. p. 279. Xenoph. memor. l. 1, p. 722.
² Plat. in Alcib. 2, t. 2, p. 149, E. Isocr. ad Nicocl. t. 1, p. 61.
³ Charond. ap. Stob. serm. 42, p. 289.
⁴ Eurip. ap. Stob. serm. 44, p. 307.
² Zaleuch. ap. Diod. Sic. l. 12, p. 34, et ap. Stob. p.

d'Epidaure : L'ENTREE DE CES LIEUX, dit l'inscription, N'EST PERMISE QU' AUX AMES PURES ¹. Ils l'annoncent avec éclat dans nos cérémonies saintes, où, après que le ministre des autels a dit : *Qui est-ce qui est ici ?* les assistants répondent de concert : *Ce sont tous gens de bien* ².

PHILOCLES.

Vos prières ont-elles pour objet les biens de la terre ?

LYSIS.

Non. J'ignore s'ils ne me seroient pas nuisibles, et je craindrois, qu'irrité de l'indiscrétion de mes vœux, dieu ne les exauçât ³.

PHILOCLES.

Que lui demandez-vous donc ?

LYSIS.

De me protéger contre mes passions ⁴ ; de m'accorder la vraie beauté, celle de l'ame ⁵ ;

¹ Clem. Alex. Strom. l. 4 Zaleuch. ap. Stob. 5, p. 652. serm. 42, p. 279.
² Aristoph. in pac. v. 5 Plat. in Phædr. t. 3, 435 et 967. p. 279. Id. in Alcib. 2, t. 2, p. 148. Clem. Alex. Strom. l. 5, p. 1072.
³ Plat. in Alcib. 2, t. 2, p. 138, etc.

les lumières et les vertus dont j'ai besoin ¹ ; la force de ne commettre aucune injustice , et surtout le courage de supporter , quand il le faut, l'injustice des autres ².

PHILOCLES.

Que doit-on faire pour se rendre agréable à la divinité ?

LYSIS.

Se tenir toujours en sa présence ³ ; ne rien entreprendre sans implorer son secours ⁴ ; s'assimiler en quelque façon à elle par la justice et par la sainteté ⁵ ; lui rapporter toutes ses actions ⁶ ; remplir exactement les devoirs de son état , et regarder comme le premier de tous, celui d'être utile aux hommes ⁷ ; car, plus on opère le bien , plus on mérite d'être mis au nombre de ses enfans et de ses amis ⁸.

¹ Plat. in Men. t. 2, p. 100; ap. eum. de virt. t. 3, p. 379.

² Plut. instit. Lacon. t. 2, p. 239, A.

³ Xenoph. memor. l. I, p. 728.

⁴ Charond. ap. Stob. serm. 42, p. 289. Plat. in Tim. t. 3, p. 27 et 48. Id. de leg. l. 4, t. 2, p. 712. Id. epist. 8, t. 3, p. 352, E.

⁵ Plat. in Theæt. t. I, p. 176, B. Aur. carm. vers. ult.

⁶ Bias. ap. Laert. lib. I, §. 88. Bruck. histor. philos. t. I, p. 1072.

⁷ Xenoph. memor. lib. 3, p. 780.

⁸ Plat. de rep. l. 10, t. 2, p. 612, E. Id. de leg. l. 4, p. 716, D. Alexand. ap. Plut. t. I, p. 681, A.

PHILOCLES.

Peut-on être heureux en observant ces préceptes ?

LYSIS.

Sans doute , puisque le bonheur consiste dans la sagesse , et la sagesse dans la connoissance de dieu ¹.

PHILOCLES.

Mais cette connoissance est bien imparfaite.

LYSIS.

Aussi notre bonheur ne sera-t-il entier que dans une autre vie ².

PHILOCLES.

Est-il vrai , qu'après notre mort , nos ames comparoissent dans le champ de la vérité , et rendent compte de leur conduite à des juges inexorables ; qu'ensuite , les unes transportées

¹ Theag. ap. Stob. serm. I, p. 11, lin. 50. Archyt. ibid. p. 15. Plat. in Theæt. t. I, p. 176; in Euthyd. p. 280. Id. epist. 8, t. 3, p.

354, T. Id. ap. August. de civit. Dei, l. 8, c. 9.

² Plat. in Epinom. t. 2, p. 992.

dans des campagnes riantes, y coulent des jours paisibles au milieu des fêtes et des concerts; que les autres sont précipitées par les Furies dans le Tartare, pour subir à-la-fois la rigueur des flammes, et la cruauté des bêtes féroces ?

LYSIS.

Je l'ignore.

PHILOCLE.

Disons-nous que les unes et les autres, après avoir été, pendant mille ans au moins, rassasiées de douleurs ou de plaisirs, reprendront un corps mortel, soit dans la classe des hommes, soit dans celle des animaux, et commenceront une nouvelle vie²; mais qu'il est pour certains crimes des peines éternelles³ ?

LYSIS.

Je l'ignore encore. La divinité ne s'est point expliquée sur la nature des peines et des récompenses qui nous attendent après la mort. Tout ce que j'affirme, d'après les notions que nous avons de l'ordre et de la justice, d'après le suffrage de tous les peuples et de tous les

¹ Axioch. ap. Plat. t. 3, l. 6, v. 748.
² Id. ibid. Virgil. æneid. in Gorg. t. 1, p. 525.
³ Plat. ibid. p. 615. Id.

temps¹, c'est que chacun sera traité suivant ses mérites², et que l'homme juste, passant tout-à-coup du jour nocturne de cette vie³, à la lumière pure et brillante d'une seconde vie, jouira de ce bonheur inaltérable dont ce monde n'offre qu'une foible image⁴.

PHILOCLE.

Quels sont nos devoirs envers nous-mêmes ?

LYSIS.

Décerner à notre ame les plus grands honneurs, après ceux que nous rendons à la divinité; ne la jamais remplir de vices et de remords; ne la jamais vendre au poids de l'or, ni la sacrifier à l'attrait des plaisirs; ne jamais préférer dans aucune occasion un être aussi terrestre, aussi fragile que le corps, à une substance dont l'origine est céleste, et la durée éternelle⁵.

PHILOCLE.

Quels sont nos devoirs envers les hommes ?

¹ Plat. in Gorg. t. 1, p. 523. Plut. de consol. t. 2, p. 120.
² Plat. de leg. l. 10, t. 2, p. 905.
³ Id. de rep. l. 7, t. 2, p. 521.
⁴ Id. in Epinom. t. 2, p. 973 et 992.
⁵ Plat. de leg. l. 5, p. 727, etc.

LYSIS.

Il sont tous renfermés dans cette formule:
Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'ils vous fissent ¹.

PHILOCLÈS.

Mais n'êtes-vous pas à plaindre, si tous ces dogmes ne sont qu'une illusion, et si votre ame ne survit pas à votre corps?

LYSIS.

La religion n'est pas plus exigeante que la philosophie. Loin de prescrire à l'honnête homme aucun sacrifice qu'il puisse regretter, elle répand un charme secret sur ses devoirs, et lui procure deux avantages inestimables; une paix profonde pendant sa vie, une douce espérance au moment de la mort ².

¹ Isocr. in Nicocl. t. I, p. 116.

² Plat. in Phædon. t. I, p. 91 et 114.

CHAPITRE LXXX.

Suite de la Bibliothèque.

La Poésie.

J'AVOIS mené chez Euclide le jeune Lysis, fils d'Apollodore. Nous entrâmes dans une des pièces de la bibliothèque; elle ne contenoit que des ouvrages de poésie et de morale, les uns en très grande quantité, les autres en très petit nombre. Lysis parut étonné de cette disproportion; Euclide lui dit: Il faut peu de livres pour instruire les hommes; il en faut beaucoup pour les amuser. Nos devoirs sont bornés; les plaisirs de l'esprit et du cœur ne sauroient l'être; l'imagination qui sert à les alimenter, est aussi libérale que féconde, tandis que la raison, pauvre et stérile, ne nous communique que les foibles lumières dont nous avons besoin; et comme nous agissons plus d'après nos sensations que d'après nos réflexions, les talens de l'imagination auront toujours plus d'attraits pour nous, que les conseils de la raison sa rivale.

Cette faculté brillante s'occupe moins du réel, que du possible, plus étendu que le réel; souvent même elle préfère au possible, des fictions auxquelles on ne peut assigner des limites. Sa voix peuple les déserts, anime les